

Maria da Gloria : nouvelle

Autor(en): **Biderbost, Mathilde**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le messenger suisse de Paris : organe d'information de la Colonie suisse**

Band (Jahr): **4 (1958)**

Heft 4

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-847381>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

MARIA DA GLORIA

Nouvelle

Depuis trois jours, c'était la fête du Santo Christo — qui se situe le cinquième dimanche après Pâques.

La petite ville rose et blanche sur la côte basaltique regorgeait de gens venus de tous les coins de l'île. Certains d'entre eux avaient marché pendant plusieurs jours, ceux qui habitaient du côté de Nordeste, de Povoçao, ou bien de Mosteiros, de Candélaria, de Sete Cidades.

Des fleurs égayaient les fenêtres, les balcons. Il y en avait en guirlandes, et une tonnelle avait été formée, qui conduisait à l'église Espéranga, dans laquelle la Figure du Christ est gardée. Cette Image possède un tel pouvoir qu'on La vénère à l'égal de Notre-Dame de Lourdes.

Pendant ces fêtes, des malades sont apportés sur des civières ou bien ils se traînent, clopin-clopant, jusqu'à la Figure.

Depuis trois jours, on n'avait cessé d'adorer, d'implorer. Les pèlerins avaient dormi en plein air, étendus sur le Campo de San Francisco, mais les privilégiés n'avaient pas quitté la place qu'ils avaient conquise de haute lutte, dans le sanctuaire même. Ils étaient là, ramassés en boule, les femmes enveloppées dans leurs châles délavés, les hommes égrenant leur chapelet entre leurs doigts de dure écorce. Quelques-uns évoquaient la rude beauté de ces courtisans que l'on voit sur le tryptique de Nunes Gonçalves.

Les prêtres en chasubles de dentelle s'affairaient. Les messes se succédaient. De jour et de nuit, les cierges brûlaient. Dans l'étrange habitacle où veillait la Figure, toutes les fleurs de la saison étaient disposées en bouquets, en gerbes, en guirlandes. Et, bien que les portes fussent grandes ouvertes, une odeur âcre et sure se dégageait des pauvres gens parqués et se mêlait au parfum de l'encens et des fleurs.

Or, ce troisième jour, on vit entrer à grand fracas Maria da Gloria d'Albuquerque. Elle se fraya un passage entre les croupes, les dos affaissés, bousculant sans façon les désespérés en prières.

Maria da Gloria était une belle jeune femme, de très grande famille, qui portait, non sans orgueil, le patronyme illustre de ses ancêtres. Son mari, Salches de Almeida Gomès, un homme aux allures de conquistadore, arborait des costumes achetés à Londres, des chapeaux aux larges ailes, commandés à Paris, et il ne sortait qu'avec une canne à pommeau d'or et des guêtres blanches. On lui attribuait beaucoup de maîtresses.

Une fois par semaine, le vendredi, Maria da Gloria, penchée à son balcon, distribuait des poignées de « centavos ». Ses sollicitants, toujours les mêmes, ne manquaient jamais son jour et, après avoir reçu leur aumône, ils s'en allaient en marmonnant :

« Que ce soit pour l'âme du Senhor Salches ! Que ce soit pour l'âme de votre mère ! ou bien, que ce soit pour l'amour de Dieu ! »

Son geste accompli, Maria da Gloria refermait la porte-fenêtre qui s'ouvrait sur le balcon et elle reprenait la lecture d'un roman ou quelque broderie jamais achevée. S'il lui arrivait — très rarement — de penser

aux gueux foisonnant autour d'elle, elle se rappelait à propos les paroles du Christ : « Il y aura toujours des pauvres parmi vous... » Eh ! oui, c'était Lui qui avait arrangé ainsi les choses...

Parfois, pourtant, elle se trouvait désespérée et les papotages de ses amies n'arrivaient pas à la distraire de son ennui. C'est pourquoi, ce soir-là, elle avait surgi dans l'église Espéranga, comme une actrice entre en scène, vêtue d'une robe à volants froufrounants qui balayaient la misère. Une mantille de dentelle couvrait ses boucles et de grands anneaux dansaient à ses oreilles.

Elle s'agenouilla aux pieds du Santo Christo, fit les signes de croix rituels, marmonna distraitement des prières, puis elle leva les yeux et détailla, non sans complaisance, les vêtements somptueux et le manteau de velours pourpre brodé d'or du Fils de l'Homme. Des bijoux d'une valeur inestimable ornaient son cou et ses doigts, car les miraculés lui avaient promis, puis offert, leurs gemmes les plus précieuses. Maria da Gloria fixa la Figure et s'étonna de la découvrir. Une pensée profane la traversa tout à coup : elle lui trouvait quelque ressemblance avec un poète qui faisait alors scandale à Paris. Mais elle repoussa cette idée et s'apitoya en voyant les mains liées au moyen d'une corde, et les insignes de gloire et de domination tournés en dérision : la couronne d'épines, le roseau symbolisant un sceptre, bien que celui-ci fût devenu lui-même un joyau. Ensuite, elle observa le masque de détresse penché sur le troupeau. Ce Christ mortifié, blessé, prêt à la crucifixion, pareil à l'agneau marqué d'une croix pour la boucherie, la fascinait : le visage de cire, le front meurtri, et les larmes et le sang qui ruisselaient le long des joues. Véritablement, le sang coulait, le Christ vivait ! Il souffrait. Il aimait, il se donnait à tous...

Maria da Gloria semblait en transes. Elle se releva, eut un regard circulaire, puis elle tomba à genoux en sanglotant.

Les manants arrachés à leurs plaintes, à leurs oraisons, chuchotaient, tandis qu'un gémissement couvrait ce murmure d'eau clapotante. Maria da Gloria tourna la tête et elle vit, tout près d'elle, une femme étendue. Si ses yeux de verre bleu n'avaient brillé d'un éclat singulier, on eût pu la croire morte. Un tout petit enfant se vautrait sur elle. Elle se lamentait :

« Seigneur ! Seigneur ! Ayez pitié de moi ! »

Maria da Gloria s'éveilla :

« Elle a l'air bien malade ! » murmura-t-elle.

Une vieille se traîna vers la senhora, une de ces pauvresses toutes ridées, avec une bouche d'ombre, telle qu'on en voit à certaines mégères de Goya. Des mèches folles retombaient sur son front de parchemin.

« Sara Mendès est phthisique, dit-elle en confidence, et son homme ne veut pas la laisser entrer à l'hospice... Il l'aime, vous comprenez... il se peut qu'elle soit grosse encore... »

Dans cet état, mon Dieu !... Maria da Gloria soupira. Les aumônes qu'elle distribuait ne suffisaient donc pas pour apaiser toutes les détresses !... La vision de cau-

chemar se précisa. Elle vit le bétail humain étalant ses plaies afin qu'elles pussent guérir. Une odeur de samie dominait celle de l'encens et les monstres soupiraient aux pieds du Seigneur...

Mais bientôt, la grande dame retrouva son autorité capricieuse :

« Qu'on emporte cette femme ! C'est moi qui la conduirai à l'hospice ! »

Il y eut un mouvement de stupeur.

« Vous n'avez donc pas compris ? Qu'on l'emporte ! » ordonna-t-elle.

Un homme se dressa, puis un autre.

« C'est pour faire plaisir à votre Excellence, disaient-ils, mais nous devons ensuite rendre des comptes au senhor Pédro quand il rentrera de la pêche... et il n'est pas commode... »

Deux gars soulevèrent la civière improvisée. Le bébé tomba en pleurant. Le cortège se forma, et, pour sortir, dut bousculer des paquets de chairs.

La nouvelle s'était vite répandue, et des mendiante, auxquelles des enfants morveux s'agglutinaient avec la ténacité des mouches, suivaient sans sourire. Mais au tournant d'une rue, la sœur de Maria da Gloria surgit : Izaura, dévote, très blanche de peau, avec des mains de nonne et des bandeaux de moire sombre. Alertée par l'une de ses servantes, elle avait appris le caprice de sa cadette. Maria da Gloria ne pouvait pas se commettre avec des pouilleux !

— Est-ce ton affaire d'arracher cette créature à son destin ?

— N'aiderais-je pas une sœur, une amie ?

— Mon Dieu ! elle est devenue folle ! glapit Izaura en joignant les mains.

— Détrompe-toi, très chère ! J'ai toute ma raison et je m'efforce de donner à mon acte un sens chrétien... Aussi bien, la place de Sara est-elle chez moi et non ailleurs...

Et, sans vouloir rien entendre, elle se remit en marche, précédant la horde. Une joie qu'elle n'avait jamais connue lui donnait des ailes. Pour la première fois de sa vie, elle foulait son orgueil et elle se montrait bien près de penser que cette moribonde lui était en tous points semblable devant les hommes et devant Dieu.

Dans les petites rues éclairées par de méchants quinquets et quasi désertes — tout le monde étant sur le Campo, à proximité de l'église —, à peine apercevait-on, de temps à autre, la silhouette d'un soldat, celle d'une femme chaperonnée par une domestique, un chat famélique ou quelque rat en mal de nourriture.

Maria da Gloria habitait dans une avenue aux trottoirs mosaïqués noirs et blancs. De l'extérieur, sa maison ne payait pas de mine, mais, quand on avait franchi l'entrée, puis le hall, on se trouvait tout à coup dans un jardin planté de palmiers, de datura et de beaucoup de fleurs qui poussaient comme mauvaise herbe. Dans la petite ville triste, aux artères étroites, aux maisons basses, plaquées d'humidité, c'était une véritable oasis.

Maria da Gloria sonna impérieusement. Un serviteur parut. Déférent, bien qu'ahuri, il ouvrit tout grands les battants, afin que la civière pût passer.

Maria da Gloria commandait :

« Qu'on ouvre les fenêtres de la chambre bleue. Qu'on

mette des draps frais dans le lit, que l'on prépare un bain... »

Il fallait bien obéir, même si la dona avait perdu la tête !

Maria da Gloria lava le pauvre corps de Sara. Elle lui mit du linge propre, puis elle lui donna à manger. Et l'on ne pouvait savoir si elle faisait ces gestes pour la galerie, par bravade, ou si c'était dans un esprit de mortification. Ensuite, elle fit mander d'urgence son propre médecin. Il s'étonna beaucoup qu'on le dérangeât pour si peu de chose, une pauvre cueillie parmi tant d'autres...

« Il n'y a aucun espoir de la sauver, déclara-t-il après l'avoir examinée. Elle s'éteindra tout doucement, un de ces prochains jours. C'est une lampe qui manque d'huile. Elle meurt d'épuisement, rongée de tuberculose. Mais, Senhora Dona, permettez-moi de vous dire : Qu'importe ! »

D'un geste hautain, Maria da Gloria le congédia.

Dans l'office, on jasant. On pensait bien que ce caprice n'allait pas durer. Mais les serviteurs durent déchanter, car, pendant des semaines, Maria da Gloria soigna la condamnée avec une patience de sœur converse. Il n'était pas de besogne, si humble fût-elle, qui la rebutât.

Sara demeurait étendue dans son lit somptueux, sans s'étonner d'une situation aussi paradoxale. Elle avait déjà l'air d'une morte. Le masque fouillé montrait aux tempes le fin réseau des veines, tracé au crayon bleu, et ses cheveux l'encadraient comme des serpents noirs.

Elle ne demandait rien, si ce n'est, parfois, de voir sa fille. On la lui amenait, propre, fraîche et gavée.

Un soir, Sara murmura :

— Je vais monter au paradis... mais qui s'occupera de Hilda ?

— Moi-même, promit doucement Maria da Gloria. Je vous le promets.

— Que Dieu vous entende ! fit Sara en étendant une main diaphane.

Puis, ayant dit, elle trépassa.

Alors, ce fut un grand branle-bas dans la maison. Maria da Gloria tressa des couronnes qu'elle voulut magnifiques et, en compagnie de ses gens, elle passa la nuit à veiller le corps. De temps en temps, l'une des femmes se levait pour chasser une mouche acharnée sur le visage de la morte. Dans la chaude nuit de printemps, on n'entendait que le vrombissement des moustiques qui dansaient autour des cierges et le murmure des prières.

Le lendemain, jour de l'enterrement, Maria da Gloria suivit le cortège. Le senhor Pédro, un gars mafflu qui avait abandonné sa superbe, suivait aussi, tête basse. Au cimetière, quelques curieux entouraient la fosse béante. Quand le prêtre eut prononcé le « Requiem Pacet » et que la terre eut réintégré sa place, un artisan posa une pierre portant ces seuls mots gravés :

A mon amie Sara Mendès

Maria da Gloria

Puis, après que les couronnes eurent été disposées, chacun rentra chez soi. Et rien ne semblait changé sur la terre insulaire.

Quelque chose, pourtant, était profondément modifié : le cœur de Maria da Gloria. On ne l'entendait plus crier à grands éclats, ni donner des ordres en tempête, mais, bien au contraire, montrait-elle envers les autres une déférence qui confinait à l'humilité. Pendant l'agonie de Sara, elle avait mesuré l'attachement de ses amies ; aucune d'elles n'avait compris son geste. Bien au contraire, on l'avait jugée, critiquée. Certaines d'entre elles avaient même fait des allusions offensantes : Sara, disait-on, devait être une sœur adultérine, dont Maria da Gloria s'occupait « in extremis ». D'autres prétendaient qu'elle avait perdu la raison.

Son mari, lui, s'étonnait bien un peu de ses façons, mais il n'avait guère le temps de s'en indigner.

Cependant, Maria da Gloria, devenue singulièrement lucide, s'était retranchée dans la solitude. Les gens s'effarçaient : Comment était-il possible, vraiment, que la belle et richissime Maria da Gloria pût vivre seule dans sa maison ? Elle ne faisait plus de visites. On ne la voyait plus arriver dans sa victoria armoriée, au trot fringant de ses mules blanches. A la messe, elle n'avait plus ses airs d'actrice et, aux fêtes du Club, elle ne dansa pas. Enfin, et ce fut le comble, on la rencontra dans le quartier populaire où elle visitait les malades. « Compromet-on sa dignité avec des gens qui ne sont pas de votre catégorie ? »

Une amie complaisante arriva chez elle, un soir, à la veillée. Elle la trouva qui tricotait des chaussettes ! Habilement, l'amie lui parla de la morte et des bruits qui circulaient.

« Cette femme m'était complètement inconnue, répondit Maria da Gloria. Mais elle a été l'instrument de Dieu qui a fait tomber les écailles de mes yeux... Par cet inconcevable truchement, j'ai trouvé la paix ! J'ai compris que toutes mes richesses ne servaient de rien, que d'être née fille de seigneur, d'avoir pour époux un homme millionnaire et noble, n'étaient que des privilèges sans valeur véritable, puisqu'ils ne me donnaient pas le bonheur... Je m'ennuyais tant, mon Dieu ! Mes journées étaient si longues, mes bijoux pesaient si lourds et me coûtaient fort à garder... Je vivais dans une geôle, prisonnière de ma richesse... Oui, j'étais esclave de ces faveurs du destin — en prononçant ces mots, elle eut un léger ricanement — ces faveurs... Sur le plan matériel, rien ne m'était refusé, mais mon âme était aussi sèche qu'un insecte mort... tandis qu'à présent, je n'ai plus de menottes, plus de chaînes aux pieds, plus de boulets à traîner... Une immense joie m'inonde et, quand je passe dans les rues, quand je vais à l'église, je vois partout des yeux confiants. Ils n'implorant plus, ils me donnent leur tendresse. Tout un peuple me tend les bras, ces insulaires qui ne verront jamais rien d'autre que cette terre, ce ciel, qui n'auront jamais ni bijoux, ni palacios... Mais, ma chère, ils sont plus riches que vous et moi, car ils ont leur amour, leur famille, leur foi ! Cela suffit pour construire leur bonheur... Le bonheur ?... Il nous est donné dans un sourire, dans un regard... Il est léger comme cet oiseau, comme ce parfum qui flotte, comme ce nuage qui se balance... Le bonheur... »

Mathilde BIDERBOST.

WEGGIS

(Lac des Quatre-Cantons)

Hertenstein

Lützelau

25 hôtels. 1.500 lits, Grande Plage. Place idéale pour excursions par bateau et par 12 funiculaires.

Prix à forfait par jour à partir de 3 jours
(Chambre sans bain, 3 repas, service et taxe)

Hotel	Telephon	Lit	Chambre seulement	PRIX FORFAITAIRE	
				Hors saison	Hte saison
EGGIS	(041)		Fr. Min. Max.	Fr. Min. Max.	Fr.
Beaurivage	82 14 22	65			
Hertenstein	82 14 44	90	7.— 10.50	21.— 26.—	bis 30.—
Park-Hotel	82 13 13	110			
Albana	82 13 45	90			
Alpenblick	82 13 51	90	6.— 9.50	18.50 25.—	bis 28.—
Post-Hotel	82 12 51	100			
Central a. S.	82 13 17	69			
Frohburg	82 11 25	26	5.— 9.—	18.— 22.—	bis 25.50
Schweizerhof	82 11 14	45			
Belvédère	82 13 84	35			
Bühlegg	82 11 45	60			
Eden	82 11 29	45			
Gotthard	82 11 05	40			
Lützelau	82 13 48	60	5.— 9.—	17.— 22.—	bis 25.50
National	82 12 25	50			
Paradies	82 13 31	50			
Rigi a. S.	82 11 15	60			
Rössli	82 11 06	60			
Du-Lac	82 11 51	50			
Felsberg a. S.	82 11 36	35	5.— 7.—	16.50 21.—	bis 23.—
Viktoria	82 11 28	23			
Baumen	82 11 16	50	5.— 7.—	16.— 19.—	bis 21.—
Friedheim	82 11 81	20			
Lindengarten	82 11 37	16	4.50 6.—	15.— 16.—	bis 17.50

ETABLISSEMENTS

VERNETTE et PRADER

(LANGWIES, GRISONS)

14, rue RAYMOND-LOSSERAND
PARIS, XIV^e

Ség. 13-29 et 84-57

Ség. 86-01 et 86-33

☆☆☆

LEURS CAFES FINS

EXPRESS ET PERCOLATEUR

☆☆☆

MAGASIN DE VENTE

AU DETAIL A LA BRULERIE

Livraisons dans toute la France, franco de port